



PAGE DES ENFANTS



Réponses à Jeux d'Esprit du No. 16

Charade

Mon premier Aie ! Aie ! comme il est
[douloureux]
Au second, certes, Cyrano fait grand
[honneur,
Le suivant, fatigué, nous rend heureux
Mon tout, fille, mère de Romains de
[valeur.

Rép. : Cornélie.

Ont donné de bonnes réponses :

Petite rose printanière, Muguet des bois, Montréal ; Marie - Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Adélar V., Corinnette, Trois - Rivières ; José-Maria, Albert L., Juliette, T. Josette, tous de Québec ; B. Fugère, Académie Ste-Marie, et Alice Séguin.

Histoire de France

(Pour mes jeunes savants et savantes)

A quelle époque est sous quel roi les rois de France commencèrent-ils à porter l'appellation de rois très chrétiens ?

Rép. : Titre qu'ont porté les rois de France depuis Chilbert, vers le 6e siècle, et qui devint une expression de formule dans les bulles et brefs apostoliques adressés au roi de France à partir du pontificat de Paul II, au 14e siècle.

Ont répondu : Anémone, Oiseau rare, Québec ; Rosa L., Trois-Rivières.

Charades amusantes

Avec quel arc ne tire-t-on pas ?

Six moineaux étaient sur un arbre ; un chasseur tira dessus et en tua deux ; combien en resta-t-il ?

Rép. : 1° L'arc en ciel.

2° Il n'en reste plus, car les autres se sont enfuis.

Ont bien répondu : B. Fugère et Alice Séguin, Académie Ste-Marie ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Muguet des bois, Montréal ; Petite rose printanière, Cheveux d'or, Marie-Antoinette Gosselin, Aline Allain, Chicoutimi.

La ruse punie

Le paysan russe, sous son allure épaisse, cache comme la plupart des paysans, du reste, un fond de ruse qui rend les marchés longs et difficiles, et grâce auquel il arrive souvent à tromper le citadin peu habitué à ses finasseries. Le colonel Burnaby, qui fit un voyage très intéressant à travers le pays des Kirghiz, raconte à ce sujet une histoire bien drôle, qui montre comment on peut prendre un Kirghiz, tout rusé qu'il soit, à ses propres ruses.

Le colonel était arrivé un soir à une station de poste, et il avait besoin de trois chevaux pour sa voiture jusqu'à la station suivante : dans les parties de l'Empire russe où le chemin de fer n'existe point, il y a, comme autrefois en France, une poste aux chevaux, où l'on peut se procurer des chevaux pour un prix fixe et toujours le même. Mais les maîtres de poste essayent de faire payer le plus cher possible aux voyageurs, en prétextant, aussi souvent qu'ils le peuvent, que tous leurs chevaux sont déjà employés, et qu'ils seront obligés de louer des chevaux à des voisins, le prix de location devant être alors beaucoup plus fort.

Le colonel, en arrivant, s'adresse donc au maître de poste et lui demande de lui procurer bien vite les bêtes dont il a besoin. Le Kirghiz, avec sa figure matoise, ses yeux bridés, sa longue huppelante lui tombant jusqu'aux talons, ses hautes bottes en cuir rouge et son énorme casquette de peau de mouton, commence par hésiter, par dire qu'il aura bien de la difficulté à se procurer les animaux, mais qu'enfin il espère pouvoir transporter notre voyageur à la station de poste suivante pour quatre roubles. Il faut dire que c'était déjà le double de ce que cela valait, puisque le tarif ordinaire est de deux roubles ; mais comme le colonel était pressé, il n'hésita point à accepter.

Il attendait depuis un instant son attelage, après avoir donné un rouble d'avance à l'homme, quand il voit arriver celui-ci qui se jette à terre en enlevant sa casquette, et d'un air désespéré lui rend son rouble.

Petit père, je suis désolé, mais je ne peux pas, l'un des chevaux appartient à mon oncle, et il l'aime tant,

absolument comme un frère, qu'il ne veut pas le fatiguer, et il ne consentira pas à le laisser aller à moins de cinq roubles. Je ne sais comment faire."

Pour éviter tout retard, le colonel Burnaby accepte encore le marché et promet les cinq roubles demandés. Mais le Kirghiez, voyant que la ruse avait si bien réussi, ne s'en tient pas là, et cinq minutes plus tard il revient encore, jouant une comédie de désespoir, à laquelle naturellement le voyageur ne croyait pas beaucoup, se prenant les cheveux et annonçant que le propriétaire d'une des bêtes était son frère, et que celui-ci ne voulait pas laisser partir l'animal pour moins de six roubles.

Cette fois, c'était trop fort, et le colonel trouvait qu'on avait suffisamment abusé de sa patience.

— Est-ce que vous avez une grand-mère ? demanda-t-il au maître de poste.

A cette question bizarre posée à brûle-pourpoint, le Kirghiz fut abasourdi.

— Oui, dit-il, j'ai une grand-mère ; comment pouvez-vous avoir deviné cela.

— Eh bien ! voyez-vous, mon ami, si par hasard un des chevaux allait attraper un accident, ce qui est toujours possible en voyage, si l'animal de votre oncle ou celui de votre frère se cassait une jambe, je suis sûr que la pauvre dame en aurait le plus vif chagrin, et comme je veux absolument lui éviter ce chagrin, je remets mon départ à demain, vos chevaux habituels seront revenus et je les prendrai.

Le maître de poste commençait à comprendre qu'on se moquait de lui, et à trembler que le colonel ne mit à exécution sa menace ; le lendemain il aurait été forcé d'appliquer le tarif ordinaire et de ne prendre que deux roubles.

— Excellence, je ne vous demanderai que cinq roubles.

— Mais le cheval de votre frère ?

— Cela ne fait rien.

— Non, non, mon ami ; j'attendrai à demain ; je ne veux pas fatiguer le cheval de votre oncle, je prendrai les bêtes de la poste demain.

Cette fois, ce fut au tour du rusé Kirghiz d'en passer par où l'on voulait, et il s'empressa d'abaisser son prix jusqu'à quatre roubles, bien heureux encore que le voyageur ne lui imposât pas une diminution plus forte.

D. B.